

BULETIN LITÉRAIRE

Supplément Bibliographique du BULETIN DES SOMMAIRES

CAUSERIE

Exotérisme. Esotérisme. Hermétisme (120).

Dans la précédente causerie, nous avons vu que les plans intellectuels, c'est-à-dire les manières diverses de voir un même objet, sont la conséquence d'états d'esprit diférens. Nous avons constaté que ces états d'esprit sont au nombre de trois, — avec des gradations intermédiaires, — et nous les avons només : le *fénoménalisme* ou conception des phénomènes, l'*universalisme* ou conception de l'ensemble, des généralités, enfin le *nouménalisme* ou conception des causes, de la chose en soi, de la substance.

Nous avons vu également que le principe de la conception religieuse est cette idée, — pensée par les uns, simplement ressentie par les autres — : « Je suis une partie du Tout, un des éléments constitutifs de l'Univers ». Nous avons ajouté que les trois caractères ou états d'esprit comportaient chacun une manière particulière de concevoir cette idée, commune aux trois. Nous avons enfin indiqué les signes généraux de ces trois formes.

Comment sont nées les religions? Les adeptes de chacune d'elles disent, en ce qui concerne la leur, qu'elle a été révélée par Dieu même, qu'elle est la mise en pratique de ses enseignemens directs. Quant aux autres, elles sont l'œuvre du Démon, le contre-Dieu. Je ne veux pas examiner, critiquer cette opinion, qui peut avoir un caractère de vérité au point de vue hermétique. Je me bornerai à faire remarquer qu'elle ne peut être prise en considération par le *religiologue*, qui ne juge pas subjectivement, c'est-à-dire en partant de sa croyance propre, mais objectivement : en considérant exclusivement les choses ou les idées. Les religions sont un phénomène social, voilà la seule conception que puisse avoir le *religiologue* au point de départ.

Les filosofes qui se sont occupés de ce sujet ont généralement établi la genèse des religions de la manière suivante : « Les premiers hommes, placés nus et sans science dans une nature hostile, souffrant de maux dont ils ne pouvaient voir les causes, — come ils voyaient leurs congénères contre lesquels ils combataient ou les animaux avec lesquels ils étaient en lute, — ont supposé l'existence d'êtres mystérieux et invisibles. Pour se mettre à l'abri de l'action de ces êtres, ils ont imaginé de faire pour eux ce qu'ils faisaient pour leurs semblables, c'est-à-dire de leur être agréables par des présens, des flateries, l'obéissance à leurs ordres. Ces êtres invisibles hipotétiques ont été les premiers dieux. Dans les divers groupes humains, des hommes plus malins que les autres se sont déclarés les représentans de ces dieux, ont parlé, agi, menacé et promis en leur nom, moitié de bone foi, moitié par supercherie et intérêt personel : ce furent les premiers prêtres. »

Avec le temps, ajoutent les filosofes *religiologues*, l'intelligence des hommes en général et celle des prêtres en particulier se développa, les idées rudi-

mentaires qui avaient suffi au début ne purent plus satisfaire les esprits, la conception se perfectionna, l'on en vint aux religions reposant sur une déologie compliquée que nous voyons aujourd'hui.

Et les filosofes, en grande majorité libre penseurs, tirant de leur explication de l'origine des religions, cette conclusion, qui frappe le christianisme plus que les autres cultes, — qui vise même particulièrement le Christianisme, — que plus les hommes arriveront, par la science, à la connaissance de la Nature, moins ils croiront aux êtres ou à l'être unique mystérieux, et que la fin de l'évolution sera l'atéisme général.

Circonstance curieuse, parmi les prêtres chrétiens, il en est qui acceptent cette explication de l'origine des religions autres que la leur.

Au point de vue scientifique, ce système n'a pas plus de valeur que celui de la révélation. La science est basée sur l'observation ou sur le calcul ; or, le calcul n'a pas à intervenir en ce domaine ; quant à l'observation, elle ne nous fournit aucun enseignement. Depuis que l'on observe méthodiquement, c'est-à-dire en cherchant à connaître les phénomènes sans parti-pris de leur faire justifier une opinion à priorique, on n'a pas vu se former de religion, pas plus qu'on n'a vu se former un langage. On n'a pas vu de peuple sans idée de la divinité, comencer de lui-même à en avoir une, et se constituer un système *cosmogonique*, *cosmologique* et *déologique*.

Les opinions des filosofes sur l'origine des religions reposent donc sur la vraisemblance ; or, la vraisemblance peut bien permettre de faire des hipotèses sur une matière, elle est impuissante pour l'établissement d'une certitude. De plus toute hipotèse peut être combattue par une autre quand une circonstance vient modifier la vraisemblance.

En ce qui concerne les religions, la vraisemblance a-t-elle été modifiée? Non, elle ne l'a pas été pour la majorité des filosofes ; mais il est parmi eux un petit groupe qui a prêté l'oreille aux déclarations d'hommes à alures mystérieuses et parfois extravagantes. Ces hommes déclarent qu'il existe dans les dogmes, non seulement du christianisme, mais de toutes les religions, une doctrine secrète qu'ils apèlent *l'esotérisme* et à laquelle ils se déclarent initiés.

Cette assertion fait hausser les épaules aux filosofes *religiologues*, qui manquent ainsi à la première règle de la méthode scientifique, règle qui est que l'on ne doit négliger aucun champ d'investigation. Il serait cependant intéressant de savoir si cette doctrine *ésotérique* existe, — les prêtres chrétiens et israélites disent qu'il n'y en a pas, — ou a existé. On sait bien que le Paganisme avait des mystères, que les prêtres et même des laïques, hommes et femmes recevaient une initiation. On sait que Pythagore fut l'un des plus célèbres parmi ces initiés, qu'il y eut en Egipte les mystères d'Isis, en Grèce ceux d'Eleusis, que Rome conut les bacanales et les orgies ; mais en quoi consistait ces mystères? quel était leur rôle dans la religion? On déclare ne pas le savoir, et on se dispense de le chercher. Tout au plus, suppose-t-on que c'étaient des théories de magisme, mêlées souvent à de la débauche.

Il faut convenir que les initiés ou prétendus initiés modernes ne contribuent pas à changer cette opinion, car ils ne paraissent initiés à rien. Remar-

quons d'abord que s'ils étaient réellement initiés, avec l'obligation du secret, — qui est la condition fondamentale de toute initiation, — ils ne diraient rien et déclareraient hautement, non seulement qu'ils ne sont pas initiés, mais qu'il n'y a pas d'initiation. J'ai connu un homme que je soupçonne d'avoir été un réel initié, c'est M. Cailleux, dont j'ai souvent parlé, et jamais dans sa bouche ni sous sa plume, je n'ai rien trouvé qui put en donner la moindre idée. Au contraire, il repoussait avec une sorte de colère, toute idée de ce genre. Ce que disent les hommes qui se prétendent initiés montre que probablement ils sont des adeptes de la magie, du moins de la magie cérémonielle. Rien, dans leurs écrits ni dans leurs discours, n'indique qu'ils aient des lumières particulières sur le gros problème que l'on peut concevoir, — sinon résoudre, — sans être initié. Si bien que je suppose que, des antiques trois degrés de la Connaissance, ils ne savent que leur existence.

Je n'ai, en ce qui me concerne, reçu aucune initiation de ce genre; je n'ai prêté aucun serment du silence pour ce qui ne m'a pas été révélé; les opinions que je possède sont le fruit de ma recherche personnelle dans des documents qui sont à la disposition de tous. Je ne crois pas, en outre, qu'il y ait le moindre péril, ni individuel ni social, à la divulgation de ce que j'ai appris ou que j'ai cru apprendre. Je puis donc parler s'il me plaît. D'ailleurs, je saurais aussi me taire au besoin.

Mais revenons à l'origine des religions. J'ai dit que le système des philosophes religiologues, basé sur la vraisemblance, n'a aucune valeur scientifique, et j'ai ajouté que l'on pouvait invoquer contre lui, l'assertion de l'existence, sous les dogmes, d'une antique doctrine secrète.

Existe-t-il, a-t-il existé une semblable doctrine? J'ai lieu de le croire, et je vais dire pourquoi.

L'existence et un peu de la nature de cette doctrine nous sont indiquées par un livre très ancien : l'*Ane d'Or*, qui eut pour auteur le « divin Appulée ». Le héros de ce roman, Lucius, après avoir été changé en ane et avoir eu, sous cette peau, les aventures les plus abracadabrantes, reprend sa forme humaine à la suite d'un songe dans lequel la déesse Isis lui apparaît et lui révèle qu'elle est la Nature nouricière. Lucius se promène ensuite de temple en temple, et les pontifes lui donnent un complément d'instruction. Les aventures du malheureux ane — qui rapèlent la transformation des compagnons d'Ulysse en porcins chez l'enchanteresse Kirkée (l'Eglise) — sont vraisemblablement sous une forme allégorique, les épreuves préalables de l'initiation. Enfin, c'est dans l'*Ane d'Or* qu'est intercalée la délicieuse légende symbolique de *Psuché*, qui pourrait bien contenir le schéma de l'hermétisme.

Pythagore comence ainsi ses vers dorés :

Rends aux Dieux immortels le culte consacré,
Conserve ensuite ta foi.

La foi du disciple de Pythagore était donc distincte du culte consacré, mais elle n'était pas contraire. Il est par suite permis de voir dans cette foi une doctrine secrète du Paganisme.

On dit également qu'à Jérusalem, vers le temps de Jésus, existait une secte juive, les Saducéens, lesquels pratiquaient rigoureusement le culte mosaïque, mais réunis entre eux, professaient une doctrine spéciale, dans laquelle se trouvait comprise, paraît-il, la négation de l'immortalité de l'âme.

Enfin, dans son livre sur la *Kabbale*, M. Ad. Franck raconte qu'un savant juif qui mourut vers

la fin du deuxième siècle de l'ère chrétienne et à qui l'on donne le nom de Judas-le-Saint, écrivit un livre appelé la *Michnah*, mot qui, en hébreu signifie étude, et dont le radical est dit-on *chanah* (1) (changer). Judas-le-Saint était d'ailleurs le continuateur d'une suite de professeurs de déologie, appelés les *thanim*, que l'on voit apparaître vers le commencement du troisième siècle avant l'ère chrétienne. Le dictionnaire hébreu donne pour ce mot la signification de « professeurs », mais M. Franck, qui était un hébraïsant distingué, lui attribue celle de « organes de la tradition ». Cela semble indiquer que la doctrine qu'ils enseignaient n'était pas écrite, — du moins visiblement, dans les livres, et qu'elle était déjà ancienne. C'était la *Kabbale*.

Qu'était donc la *Kabbale*? C'était une doctrine secrète sur la création et la nature divine, et l'on trouve dans la *Michnah* le passage suivant : « Il est défendu d'expliquer à deux personnes la Genèse (la Création); même à une seule, la *Mercaba* (la nature divine); à moins que ce ne soit un homme sage, et qui comprend par lui-même ». Le Talmud ajoute : « Mais on peut lui apprendre les premiers mots du chapitre ». Moïse Maïmonides, un talmudiste juif espagnol du 12^e siècle dit : « On ne l'enseignait qu'à un homme d'une discrétion reconue, d'un âge mur, inaccessible à la colère et à l'intempérance, étranger à la vanité, et plein de douceur dans ses rapports avec ses semblables. »

Il y avait donc, dans le judaïsme ancien une doctrine secrète, et comme le christianisme procède du judaïsme, et que l'existence de cette doctrine est constatée juste au moment où le christianisme naquit, il est vraisemblable que celui-ci s'en inspira.

On peut, il est vrai, supposer que la *Kabbale* fut un développement, une épuration de la primitive et grossière doctrine manifestée dans la Bible, un moyen imaginé pour donner satisfaction aux esprits que l'*antropocentrisme* et le *déo-anthropomorphisme* ne satisfaisaient point. Sans doute! mais avant de donner cette explication comme authentique, il faut se demander si la Genèse, la partie religieuse de la Bible, qui contient la théorie *déo-anthropomorphique* ne contient pas aussi la *Kabbale*. Si elle la contient, il faudra bien convenir qu'elle y a été mise par les auteurs même du livre saint.

Rapelons ce que nous avons vu dans la précédente causerie sur les trois caractères intellectuels. J'ai dit que le phénoménaliste voit exclusivement les phénomènes; l'universaliste, les généralités; le nouménaliste, les idées ou la substance.

Or, M. Franck nous apprend, d'après Maïmonides, que la première moitié de la *Michnah* avait pour titre : « Histoire de la Genèse ou de la Création » (exactement : l'Œuvre du commencement), et la seconde moitié : « L'Histoire du Char », laquelle n'était autre chose qu'un traité de déologie. L'Œuvre du commencement (*magnachin beraéchith*), est l'explication, la synthèse de l'Univers; l'histoire ou plutôt l'« œuvre » du char (*magnachin mérikavan*), qu'on nous dit avoir été un traité de déologie, est l'explication idéologique métaphisique et nouménaliste de ce même livre de la Genèse.

Je l'ai dit à diverses reprises : Les six jours de la

(1) Je rapèle qu'en hébreu, il n'y a pas de voyèles — que l'A l'U ou O et l'I sont des consonnes, l'A étant l'un des équivalens de notre H, l'U ou O étant aussi le V et le W, et l'I se prononçant souvent J. Les voyèles se marquent avec des points placés sous les consonnes, et c'est pour cela que je les écris avec des minuscules in'ercalées entre des majuscules, qui seules sont des lètres significatives.

Création n'ont pas trait au commencement réel du Monde, mais indiquent six degrés d'initiation, c'est-à-dire six états de la Connaissance, sept avec l'état de totale connaissance, le jour où Dieu se reposa, et huit, — l'octave, — en comptant le premier : l'état d'ignorance. Création, ici, s'entend que les choses n'existent pas pour qui les ignore, et qu'elles sont créées, qu'elles comencent à être quand on les connaît (1). La chronologie bizarre des diverses créations, qui met la lumière le premier jour et les deux luminaires le quatrième, montre que l'on a plus songé à accommoder le symbole, — qui est l'histoire de la création réelle, — aux nécessités de la cosmologie ou de la théologie, que celles-ci à l'histoire fabuleuse. En d'autres termes, la cosmogonie biblique est absurde parce que les absurdités qu'elle contient étaient nécessaires pour la hiérarchisation des idées qu'elle symbolise.

Les versets 1 et 2 du premier livre de la Genèse, nous font connaître l'état d'ignorance. Le premier constate la connaissance simplement phénoménaliste ou exotérique : « Dans principe, les Dieux créa les cieux et la terre. » Comprenez : « Il y a l'amas des idées et des choses qui sont contenues en Dieu. » C'est l'état intellectuel du phénoménaliste, de l'exotériste, de l'esprit qui ne perçoit que l'apparence sans coordination ni idées.

Le second verset dit : « Et la terre était sans forme et vide, et les ténèbres étaient sur la face de l'abîme, et l'esprit de Dieu se mouvait sur les eaux. »

« Sans forme », c'est-à-dire sans ordre, sans coordination. C'est la connaissance empirique, où chaque chose est par elle seule, sans lien avec les autres ; « vide », c'est-à-dire sans vie, sans principe, sans idée. « Les ténèbres étaient sur la face de l'abîme », — singulière idée, n'est-il pas vrai : l'abîme qui a une face ? — cela signifie : l'ignorance fermait la profondeur de l'intelligence, l'idée était à la surface du connaissable.

On fait entrer ces deux versets dans le premier jour, et l'on a tort, car entre le verset 1, qui indique en apparence une action et le verset 3, où l'action reprend, il y a le verset 2, qui dépeint un état consécutif de la première action.

Au verset 3, Dieu dit : « Que la lumière soit, et la lumière fut, et Dieu sépara la lumière d'avec les ténèbres. » Pourquoi Dieu ordonne-t-il à la lumière d'être, car il ne crée pas, il parle, — nous pouvons dire aussi : il enseigne, parce que les ténèbres étaient sur la face de l'abîme. C'est donc pour éclairer l'abîme qu'il a ordonné à la lumière d'être. Remarquons que Dieu n'a pas créé les ténèbres, qui préexistent avec les cieux et la terre, il se borne à les combattre ; nous allons voir qu'il les conserve.

Avant d'aller plus loin, revenant sur ce qui a été dit, que les « jours » de la Genèse semblent être des degrés d'initiation, j'ajouterai que, dans les initiations anciennes, — comme dans les initiations formalistes d'aujourd'hui : celles du franc-maçon et celle du moine, — le néophyte mourait symboliquement, puis revenait à la vie. De là, le qualificatif de « deux fois nés » donné aux initiés dans l'antiquité. D'après le Paganisme, l'âme des morts descendait aux enfers or l'enfer se nomme en hébreu le *schaol*, et en latin *schola* c'est l'école (2). L'école serait donc l'endroit où

l'on passe après la mort, où l'on s'instruit. Et en sortant de l'école que fait-on ? On subit un examen. L'examen est surtout nécessaire quand il s'agit d'obtenir un grade.

Le verset 4 de la Genèse va nous montrer l'examen : « Et Dieu vit la lumière *bonne*, et Dieu sépara la lumière d'avec les ténèbres ». Les initiés, qui ont la lumière, sont d'un côté ; les ignorants qui sont dans les ténèbres, — dans ces ténèbres que Dieu n'a pas créées, — sont de l'autre.

Puis le verset 5 : « Et Dieu nomma la lumière jour (journée), et les ténèbres, nuit (je n'explique pas). Ainsi fut le *soir*, ainsi fut le *matin* : ce fut le premier jour. » Le soir, qui indique la mort, en premier ; le matin, qui est la naissance, en second. Le jour, dans ce cas, c'est donc la nuit ; la lumière brille entre le soir et le matin ; le premier jour c'est la première nuit, la première mort. Tous les autres « jours » (en hébreu, *iom*) se terminent de même par une constatation que c'est *bien* ou *bon*, et que ainsi fut la mort (soir), ainsi la naissance (matin).

Je ne puis poursuivre plus longuement cette analyse qui me conduirait trop loin. Je me bornerai à indiquer une nouvelle inconséquence qui montre, comme celle relative à la lumière et aux luminaires, que le sens littéral est sacrifié au symbolique. Dans les versets 6 et 7, Dieu crée l'étendue, et au verset 8, il la nomme cieux ; or nous avons vu au verset 1 qu'il créa les cieux dans le commencement (Be rechith). Il les créa donc deux fois ?

Les cinq autres jours doivent, sous forme allégorique, correspondre à des classes différentes, sans que je puisse indiquer lesquelles. Le sixième jour, où les animaux terrestres et l'homme (bi-sexuel, c'est-à-dire l'homme et la femme) sont créés, est celui de la grande coordination, des vies d'ensemble.

Chaque journée, vraisemblablement, a non seulement une double signification, mais une triple : la théologie ou connaissance de l'idée, marche du même pas que la connaissance de la nature. Dans le premier verset, nous en trouvons une indication. Pour exprimer l'idée de création, l'auteur emploie le mot *Bara* (1), qui signifie générer, enfanter, « porter » et non *fabriquer* ; de même par le verbe grec *égénésé*, et en français en disant « créer » et non *faire*. N'est-il pas bizarre de voir le Dieu mâle, qui crée le monde sans le concours d'une déesse — à moins qu'*Elophim* (lui les Dieux), ne signifie le Dieu et la déesse, — et qui le « porte » comme une femme son enfant ? Cette bizarrerie a vraisemblablement pour signification que Dieu le principe qui n'est conu que par l'idée, qui n'est peut-être qu'idée, contient le monde comme le sein de la mère contient l'enfant.

En allemand, creux, c'est *hohl* ; en flamand, *hol* ; en anglais, *hollow* ; en suédois, *halla*. — En allemand, l'école c'est *schule*, en anglais et en flamand *school*, en suédois *skola* mais ces mots peuvent provenir du latin. — Creux et enfer sont donc un même mot, ou plutôt l'enfer est un creux, une tombe. D'autre part, le français *école* (en vieux français *escuèle*) désigne un objet creux, et en espagnol *escuela* est le nom de l'école.

(1) Ce mot *bara* n'est pas exclusivement hébreu ; il se trouve dans le latin *partus*, dont le radical est *part* et qui signifie : enfantement, accouchement, action d'engendrer, fruit, enfant, et aussi production de l'esprit ; dans le flamand *baren* (enfanter), dans les anglais *bear* (enfanter) *to born* (naître), dans les suédois *barn* (enfant), *barnsbord* (enfantement), dans l'allemand *gebaren* (enfanter), dans les portugais et espagnols *parir* (enfanter), l'italien *partorire* (enfanter). Tous ces mots ont pour radical les syllabes, *bor*, *for*, *por*, etc. ; qui signifient cavité, trou. De même le *gen* de *genesis*, que nous trouvons dans *génération* et dans *géné* (femme en grec) signifie radicalement : cavité ou plus exactement : « néant puissent » ; enfin *créer* a pour radical *cr* que nous retrouvons dans *creux*.

(1) Selon M. Franck, dans la version des « Septante » (Traduction grecque de la Bible faite par les Juifs hellénisants d'Alexandrie), Dieu n'est pas le créateur, — dans le sens ordinaire du mot, — du Ciel et de la Terre, il les a seulement rendus visibles.

(2) En allemand enfer se dit *Hölle*, en anglais *Helle* (la voyelle ne compte pas), en flamand *Hel*, en suédois *Helföete*.

Mais, quiconque enseigne sans avoir l'autorité d'un maître accepté, diplômé, — c'est ma situation, — doit prévoir qu'on l'accusera d'invention, de fantaisie. Aussi m'empresserai-je de me mettre à l'abri derrière un de ces maîtres. Il est indiqué dans la circonstance, c'est M. Ad. Franck. Celui-ci emprunte la citation suivante à un écrivain juif du 12^e siècle, Jehouda Hallévy : « Le *Sefer ictzira* (un des livres de la Kabbale) nous enseigne l'existence d'un seul Dieu, en nous montrant au sein de la variété et de la multiplicité, la présence de l'unité et de l'harmonie ; car un tel accord ne peut venir que d'un seul ordonnateur ». C'est le système que j'ai qualifié d'universaliste, celui de la synthèse. Plus loin, l'auteur cite un passage du Zohar (autre livre cabalistique) dont j'extrais ce qui suit :

« Malheur à l'homme qui ne voit dans la loi que de simples paroles et des récits ordinaires ! Car si, en vérité, elle ne contenait que cela, nous pourrions, même aujourd'hui, composer une loi bien autrement digne d'admiration. Les récits de la loi sont le vêtement de la loi. Malheur à celui qui prend ce vêtement pour la loi elle-même ! Il y a des insensés, qui voyant un homme couvert de beaux vêtements, ne portent pas plus loin leurs regards, et cependant ce qui donne de la valeur au vêtement c'est le corps, et ce qui est encore plus précieux, c'est l'âme... Les simples ne prennent garde qu'aux vêtements ou aux récits de la loi. Les hommes plus instruits ne font pas attention au vêtement, mais au corps qu'il enveloppe. Enfin les sages, les serviteurs du Roi suprême, ceux qui habitent les hauteurs du Sinaï, ne sont occupés que de l'âme, qui est la base de tout le reste, qui est la loi elle-même ; et dans les temps futurs, ils seront préparés à contempler l'âme de cette âme qui respire dans la loi ».

Je ne me souvenais pas de ce passage quand j'ai écrit ma précédente causerie ; n'est-ce pas cependant la même théorie que j'ai exposée à propos des *fénoménalistes*, — qui voient les vêtements, — des *universalistes*, — qui voient le corps, — et des *nouménalistes* ou *métaphysiciens*, — qui voient l'âme ?

Voici maintenant un chrétien, il est vrai qu'il fut hérétique :

S'il fallait, dit Origène, s'attacher à la lettre et entendre ce qui est écrit dans la loi à la manière des Juifs et du peuple, je rougirais de dire tout haut que c'est Dieu qui nous a donné des lois pareilles...

A quel homme sensé, je vous prie, fera-t-on croire que le premier, le second et le troisième jour de la création, dans lesquels cependant on distingue un soir et un matin, ont pu exister sans soleil, sans lune et sans étoiles ; que pendant le premier jour, il n'y avait même pas de ciel ?... Personne, je pense, ne peut hésiter à regarder ces choses comme des figures sous lesquelles se cachent des mystères.

Ce passage ne contient-il pas une idée analogue à celle exprimée dans ma causerie sur l'Eglise et le Siècle ? Le même Origène admet aussi la distinction du sens historique, du sens législatif ou moral, et du sens mystique.

La caractéristique de cette doctrine secrète était d'être absolument différente de la doctrine apparente, de ne la rapeler en rien : « Cette manière de concevoir Dieu étant, dit M. Franck, séparée par un abîme des croyances vulgaires, on comprendrait très bien toutes les précautions prises pour ne pas la laisser sortir du cercle des initiés. » Les effets pouvaient être terribles. M. Franck cite un passage du Talmud où il est dit que quatre hommes étant entrés dans le « Jardin de délices », l'un perdit la vie, un autre perdit la raison, enfin le troisième perdit l'honnêteté ; le quatrième seul sortit en paix.

Sur ce point encore je dois rapeler ma causerie sur l'Eglise et le Siècle. Je ne crains pas que la connaissance des doctrines ésotériques ou hermétiques fasse mourir, rende fous ou immoraux ceux qui sont aptes à les comprendre. Les autres ne pouvant entrer dans le « Jardin des délices », ne courent non plus aucun danger. Mais ce que je crains, ce que j'ai

sous les yeux, ce qui s'est produit mainte fois, — et à ce propos j'ai raconté un incident de la vie de mon père, — c'est que la connaissance du caractère illusoire de l'exotérisme, non corrigée par un nouvel enseignement, ne détruise la moralité des hommes qui la faisaient reposer sur cet exotérisme. Et c'est pour cela que, de ma faible voix, je crie : « Casse-cou ! » aux hommes qui procèdent à la démolition de la religion ancienne sans la remplacer, et aussi à ceux qui veulent restaurer cette même religion là où elle tombe en ruines, en maintenant son extériorité.

..

Mais revenons, pour conclure, à notre point de départ. Je crois avoir établi que les religions ne peuvent avoir eu l'origine qu'indiquent les religions non religieuses. Si cette origine était vraie, il n'y aurait pas de doctrine secrète ou, en admettant que celle-ci eut été introduite ultérieurement, la forme extérieure construite pour elle-même ne contiendrait pas d'aussi énormes invraisemblances. Les invraisemblances du récit de la Création sont le premier avertissement du caractère purement symbolique de la Genèse.

Je repousse bien entendu aussi l'explication des adhérents des diverses religions en ce qui concerne la leur et celles des autres : la révélation directe par Dieu pour la première, par le Démon se disant Dieu pour les autres. Mais je ne la repousse qu'au point de vue exotérique, reposant sur des histoires analogues à celle de Moïse, — conversant avec Dieu sur le Sinaï, — prise à la lettre. Je ne la repousse pas au point de vue hermétique, c'est-à-dire en comprenant que la découverte, par l'effort de l'intelligence humaine, d'abord des grandes conceptions métaphysiques, puis du principe même de l'Idée, est une manifestation... mieux que cela, ce mot ne rend pas bien ma pensée, et il est difficile d'en trouver un qui lui soit adéquat.... L'Idée suprême n'est pas la manifestation de Dieu, c'est sa réalisation dans l'intelligence humaine. C'est de cette manière qu'il faut comprendre la révélation, ceci admis, le système des religions est vrai (1). Il n'est qu'à moitié vrai, cependant, car sur le troisième plan, dans le domaine de l'Idée, il n'y a pas plusieurs religions, il n'y en a qu'une, et les divergences entre les hommes qui les professent proviennent de l'imperfection de leur cerveau, de leur « machine à penser », et non des idées elles-mêmes.

La devise des maharajahs de Bénarès : « Il n'est pas de religion supérieure à la vérité », indique un scepticisme absolument philosophique. Elle indique aussi que les religions sont des systèmes pour arriver à la connaissance de la vérité, c'est-à-dire de l'absolu, mais que nul n'y arrive, — et l'on peut ajouter : n'y arrivera jamais. Elle nous amène, comme conséquence, à cette opinion seconde : Il ne faut pas sacrifier la vérité à une croyance ; il ne faut pas s'obstiner dans une doctrine parce qu'elle est celle de la religion que l'on professe. On pourrait retourner le conseil de Pythagore à son disciple et dire :

Rends aux Dieux immortels, le culte consacré,
Recherche ensuite la Vérité : le Dieu unique.

Ch.-M. LIMOUSIN.

(1) Quand nous lisons dans l'écriture que Dieu a parlé aux hommes, il ne faut pas croire que l'air ait été frappé d'une voix matérielle ; mais c'est l'âme humaine qui a été éclairée de la lumière la plus pure. C'est uniquement sous cette forme que la parole divine peut s'adresser à l'homme. (Philo, d'Alexandrie, cité par M. Ad. Franck, p. 236).